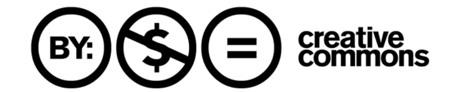


Annales d'histoire sociale

Les aliments : patate et pommes de terre

Lucien Febvre



Les aliments

PATATE ET POMME DE TERRE

Transportons-nous avec un bon guide dans l'Amérique du Sud. Au pays de la *papa*, c'est-à-dire de la pomme de terre, et de la *batata*, c'est-à-dire de la patate. M. Pedro Henriquez Urèna consacre à l'histoire linguistique de ces deux plantes (mais il ne sépare pas l'histoire linguistique de l'histoire des réalités, *Wörter und Sachen*) — il consacre également à élucider « l'énigme de *l'aje* », le sens du mot *Boniato*, celui du mot *Caribe* et de quelques termes antillais, un ouvrage très documenté, riche en faits contrôlés et très utilement muni d'index, de références et de bibliographie ; il a pris place dans les publications de l'*Institut de Philologie de la Faculté de Philosophie et Lettres* de Buenos-Aires — et plus particulièrement dans la *Bibliothèque de Dialectologie hispano-américaine* que dirige M. Amado Alonso[1].

Dans la première de ses études, l'auteur nous rappelle les avatars de la *papa*, d'origine sud-américaine, introduite en Europe à la fin du XVIe siècle, redevable à Clusius (1526-1609) de sa première notoriété, puis lancée en Prusse par Frédéric II (1744) et en France par Parmentier (1778). Elle servit d'abord d'aliment aux bestiaux ; puis les hommes la mangèrent par misère (Irlande). Il fallut du temps pour que, de mets grossier, la pomme de terre devînt un mets sinon très recherché, du moins très goûté de tous, riches ou pauvres. C'est alors que la *papa* prit l'avance sur la *batata* qui l'avait précédée en Europe, et largement distancée dans l'appréciation des gourmets. Elle avait précédé la *papa* — parce que les Espagnols l'avaient rencontrée presque au débarqué dans les Antilles, où elle jouait son rôle d'aliment de première nécessité avec le manioc, le maïs, Faji, les frigoles ou porotos[2]. J'ouvre l'*Histoire naturelle et morale des Iles Antilles de l'Amérique*[3] (Rotterdam, Arnould Leers, 1658) — et j'y

1. Para la historia de los indigenismos. Buenos-Aires, 1938, in-8°, 148 p. La Bibliothèque de dialectologie hispano-américaine a déjà publié ou publiera prochainement d'importantes pièces d'une enquête d'ensemble sur les transformations subies par l'espagnol (et même par le portugais) dans l'Amérique latine : *Estudios sobre el Español de Nuevo Méjico. — El Español en Méjico, los Estados Unidos y la América Central. — El Español en Santo Domingo — en Chile — El Castellano en la Argentina — El Andaluasmo dialectal de America*, etc. Dans toutes ces études on retrouve les noms et l'influence d'Amado Alonso et de Pedro Henriquez Uréña (qui écrivait en 1936 une étude intéressante pour les historiens sur *La Cultura y las Letras Coloniales en Santo Domingo*).

2. Colomb aurait importé lui-même la *batata* en Espagne. Du point de vue linguistique, l'intéressant est le transfert qui s'est opéré : la pomme de terre — la *papa* — a pris le nom du tubercule qui l'avait précédé, et surclassé, dans l'opinion des hommes, la *batata* : qui d'abord fournit une variante *patata*, de bonne heure attestée en espagnol, anglais et français — puis sert à désigner la *papa* en Angleterre d'abord (*potato*), en Italie et en Portugal ensuite, franchit la Castille : aujourd'hui on l'appelle *patata* en Espagne, tandis que l'Amérique espagnole conserve le vieux nom quichua.

3. L'auteur n'a point utilisé, semble-t-il, ces relations de voyage qui, en fait, ne sont pas le plus souvent des sources originales, mais qui renseignent sur la vulgate.



trouve au chapitre X[e], après un article sur le Piment, « que les naturels nomment Axi ou Carive », un autre article sur les patates que quelques-uns appellent *Batata*. Mais pas un mot sur les pommes de terre.

Or, ouvrez par contre la *Relation du Voyage de la Mer du Sud* de Frézier (1712-1714) : « Leur nourriture ordinaire, écrit le narrateur, est des pommes de terre ou taupinambours, qu'ils appellent *papas*. » Mais rien sur la patate. En fait, les Espagnols ne rencontrèrent la pomme de terre que chez les Incas, aux environs de Quito ; elle était absente de tous les pays situés au N. de Panama, absente également de toutes les terres chaudes. Le premier écrivain qui ait décrit le tubercule est sans doute Pedro de Cuza de Leon, dans sa *Cronica del Peru* (Séville, 1553) — mais la plante ne s'installe réellement en Europe qu'entre 1560 et 1570.

Le savant travail de M. Pedro Henriquez Ureña est fort bien conduit et fort instructif. On regrette seulement que tel chapitre de géographie linguistique ne soit que « parlé » et non point cartographié, comme il le faudrait[4]. Des références précises attestent de solides connaissances botaniques, historiques et linguistiques — qui ont permis à l'auteur de débrouiller l'histoire compliquée de nombreux mots empruntés aux diverses langues indigènes de l'Amérique et qui ont servi — non sans flottements divers, transports d'une réalité à une autre, emprunts, déformations — à désigner tout un lot de plantes qu'il est malaisé parfois de distinguer[5]. Il est d'ailleurs intéressant de feuilleter la bibliographie qui accompagne l'excellent mémoire de M. Pedro Henriquez Ureña. Elle atteste l'ardeur avec laquelle sont entreprises des études de botanique appliquée sur l'Amérique du Sud[6], qui sont, en même temps, des études d'histoire alimentaire.

LUCIEN FEBVRE

■ Une traduction des agronomes latins parue en U. R. S. S. comprend des extraits de l'agriculture de Caton, le livre II de Varron, les livres I et III de Columelle et les livres XVII et XVIII de Pline (KATON, VARRON, KOLUMELLA, PLINIJ, *De l'agriculture*. Sous la rédaction et avec une introduction de M. I. Bourskij (Section de l'histoire de l'agriculture de l'Institut de l'Histoire des Sciences et des Techniques de l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S.). Edition d'Etat de la littérature des Kholkhoses et Sovkhoses, Moscou-Leningrad, 1937 ; in-8°, 302 p.). Bien supérieure aux vieilles traductions que nous possédons en français, elle est particulièrement exacte en ce qui concerne la nomenclature botanique. Au contraire, la terminologie de l'outillage agricole laisse quelquefois à désirer ; c'est que les mots russes ont un sens concret précis et que l'outillag russe est assez différent de l'outillage latin.

Cette traduction est précédée d'une introduction de M. I. BOURSKI, où celui-ci examine, à propos de chaque auteur, la situation agraire à cette époque et les problèmes agronomiques qui en découlent. Il montre, en particulier, que l'opposition de doctrine agricole entre Columelle et Pline

4. Par ex., le chapitre IV de l'étude sur Batata-Papa : Geografia de los nombres de la Batata (p. 34-37).

5. Et de nombreuses investigations dans les langues indigènes d'Amérique.

6 Citons-en quelques-unes : JUAN DANTIN CERECEDA, *Primeros contactos entre los tipos de alimentacion antillana y mediterranea* (Turra Firme, Madrid, 1936, II, 383-412). — RICARDO E. LATCHAM, La agricultura precolombiana en Chile y los paises vicinos, Santiago de Chile. Ediciones de la Universidad, 1936.